

Ni tout à fait une autre

Jacques Folch-Ribas

Volume 6, Number 4 (34), July–August 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1964). Ni tout à fait une autre. *Liberté*, 6(4), 291–301.

Ni tout à fait une autre

I

Elle a refermé la portière, et se retourne pour assurer solidement la valise, qu'elle coince entre la banquette arrière et le dossier.

Elle dit merci.

Jérôme la regarde. Une sorte de calme un peu triste s'est installé avec elle. L'automobile court, aspire l'asphalte, ivre. A perte de vue, Jérôme suit l'ondulation sybilline de la terre, les pommeraies, les forêts tendres, les collines bleues.

La voiture entre dans la forêt. De petits arbres désolés, sibériens, sauvages, envahissent maintenant tout le paysage. Seule la route nue, devant, coupe une allée nette dans ces bois touffus, aux taillis entrelacés de branches abattues par le vent, enrobées de verdure, noyées, lavées. Très loin devant, un camion se laisse rejoindre lentement,

— Vous fumez ?

— Oui, dit Jérôme.

Elle allume et tend la cigarette qu'il prend lentement et garde entre ses doigts posés sur le volant. Les rues encombrées d'une petite ville font ralentir l'automobile. Jérôme rétrograde les vitesses, suit lentement les camions chargés de légumes. Des maisons de briques rouges se bousculent côte à côte. Un court instant, une place charmante et animée, au milieu de laquelle un énorme marché de bois peint, et très vite, c'est de nouveau la campagne d'un vert lumineux et acide, clairsemé de terres grises. D'immenses arbres s'épanouissent en bouquets élégants. Pas un nuage au ciel — *l'échelle horizon, espace, la terre comme un ciel ou une mer longue offerte livrée immense, le pays est vide les voitures et les granges sont minuscules rien n'est en-*

clos fermé limité, nulle part où s'abriter le ciel comme un dôme et l'homme devant tout le monde au milieu, dans le vent ou le soleil tout seul,

La main de cette femme est posée sage un peu courte sur le siège près de sa jupe et Jérôme pose sa main sur elle un court instant, regarde de nouveau la route.

La monotonie de l'espace endort, et le bruit régulier des joints dans l'asphalte,

— Je m'appelle Pala.

— Moi Jérôme.

La forêt s'espace; des hameaux entrevus, quelques restaurants criards plantés au bord de la route, à l'embouchure d'un chemin de terre rectiligne qui s'enfonce dans les terres — *Pala, paula, paline* — les vieilles maisons se succèdent, certaines très belles. Peu à peu, la route s'est changée en longue rue. Un magasin propose sa vitrine. De petits chemins, croisés de temps en temps, laissent apercevoir d'autres maisonnettes plus neuves, entourées de pelouses et d'arbres. Quelques voitures stationnées, des enfants qui jouent : brusquement, la forêt terminée, un nouveau monde apparaît.

Jérôme aime ces transitions brutales — *elle conduit en même temps que moi, sans rien dire, nous sommes ensemble* — l'assoupissement lourd, un peu triste du bois, les détails des fûtaies s'estompent dans l'esprit à force d'être regardés, puis subitement l'horizon de nouveau présent, ouvert, varié, les collines de plus en plus hautes qui apparaissent, les villages étalés largement le long de la route, les champs aux barrières de cèdre, les bouquets d'arbres plantés au milieu des pacages, les troupeaux minuscules au loin — *Jérôme, rauque, homme, Jérôme,*

— Nous arrêtons prendre un café ?

La serveuse s'accoude au comptoir, les yeux vagues. Face à face, Jérôme et Pala boivent lentement.

— A partir d'ici, de cette côte, commence mon pays, dit Jérôme. Venez voir.

Du sommet de la colline, la route s'enfonce et louvoie à perte de vue dans la vallée. A leur gauche, le golfe rétrécit et l'on voit la rive opposée, couverte de la mousse touffue des forêts. Les maisons et les fermes y posent de minuscules taches claires. Devant cette verdure immense, les champs tendres s'éroulent en château de cartes jusque dans l'eau. Un cargo monte

lentement vers l'ouest, s'engage entre la rive nord et l'immense île d'Orléans qui est semblable au continent, très haute, aux falaises brutales. Un autre bateau, plus proche, trapu, descend vers l'est entre cette île et eux.

— Regardez plus loin, dit Jérôme. Ces montagnes bleues, sinistres, c'est la rive nord où descendent les torrents vers la mer, par des baies impressionnantes. Plus loin, chez moi, nous serons en face d'eux. Regardez ces points noirs au milieu de l'eau : ce sont les goélettes remplies de bois jusqu'à hauteur des cheminées, pataudes, boulimiques. Leur voix nous réveille parfois, le matin, à l'Anse-aux-Riches, lorsqu'ils crient dans la brume froide.

Le golfe s'élargit immensément, s'étale, se perd aux lointains grisâtres. La lumière attirée s'emprisonne en plaques martelées d'argent sur l'eau d'un vert olive, les courants dessinent en bleu pâle des frondaisons sur la surface. Des cris rauques éclatent dans le ciel : des oiseaux blancs, presque immobiles, immenses,

— Les goulands, dit Jérôme. Gras comme des pachas. Mauvais caractère.

Il prend l'épaule de Pala, s'appuie sur elle. Elle sourit. A leurs pieds, la terre se termine brusquement, très au-dessus de la mer dont on ne voit pas le rivage. On entend faiblement le ressac. Un arbre planté au bord du précipice tend ses branches comme des serres vers le ciel. Un chemin apparaît et disparaît derrière quelques maisons posées au hasard le long d'une lisière de forêt — *le mouvement du sol au loin ressemble à ces paysages de carton cahotants et irréels que les bonnes femmes préparaient pour la crèche de Noël lorsque j'étais petite, il en a la variété, les plans inattendus, les vallées mystérieuses* — La terre est couverte d'un vert moussu, épais, complexe, où toutes les variations de cette couleur se donnent la réplique, s'opposent, se mêlent, s'enchantent et se calment, comme un tapis dont les brins épais déborderaient, cachant jusqu'au moindre recoin de l'étoffe sur laquelle ils sont cousus,

— Nous pourrions être aux Iles dans deux heures — *les îles, ces îles, les îles de Jérôme, comme c'est joli sûr solide à penser,*

— Nous y allons ? — *il suffit de quelques mots et le silence s'établit s'installe dans la voiture déjà familière maintenant chaude comme mienne — notre voiture maintenant allègre,*

belle comme Pala, avec vous Pala que j'emporte aux Iles m'attendiez-vous au bord de la route depuis longtemps ?

— Encore une cigarette ?

Ce que les yeux de Pala regardent le moins ce sont les yeux de Jérôme — *je suis à côté d'elle ou bien encore dans ses yeux, nous sommes comme la voile et le bateau l'un portant l'autre, complicité ensemble balancement sûr, certitude de posséder un temps infini le temps tout entier pour le traverser ensemble, s'y poser s'y reposer* — Ils savent Jérôme et Pala, que tout est différent ailleurs, comme on sait que l'herbe est verte sous la neige à la peau de gel, sans que cela puisse rien changer. Ils croient, ils croient maintenant que les fleurs sont belles partout, que l'année porte quatre saisons qu'elle est un tout où rien ne manque, ils croient que la route est d'asphalte et que, de terre blanche battue, elle est un chemin, que la nuit le jour se repose, que la mort est une absence et mérite comme celle-ci d'être regrettée. Ils croient dans le bercement de la voiture et le crépuscule insensible — *la nuit est grise, et la lumière étrange des phares balaye devant nous les lignes blanches sur l'asphalte, Jérôme vous n'êtes plus déjà qu'une ombre familière,*

— Quand je descends dans ce pays, je sais où je vais et pourquoi — *un arbre revu, une fleur tout à coup rappelle le printemps du village, ou cette herse à peine éclairée que nous doublons, souvenir du temps où il ne s'était encore rien passé rien d'irréversible où tout était possible, maintenant tout est difficile, très difficile, les cheveux de Pala coulent sur le dossier, les yeux de Pala ne cachent rien ne se détournent jamais ils regardent pour voir, le temps qu'il faut pour comprendre ils restent posés (non pas plantés) sans poids sans pression posés sur vous, sur les objets sur la route sur les enfants jouant sur la chaussée du petit village tout à l'heure (ils se font encore plus légers diaphanes, un peu plus longuement que le temps nécessaire),*

Ce que les yeux de Pala regardent le moins ce sont les yeux de Jérôme. Il les cherche, les trouve.

— Vous êtes contente ?

— On est bien.

(On allume, le soir, la cheminée, à l'aide d'un long bâton portant une étoupe gorgée d'huile; on laisse le tampon enflammé sous les branches rongées par le sel, épaves ramassées à marée basse, devant la porte). Pala s'est installée dans un

vieux fauteuil d'osier argenté, et ses objets familiers étalés près d'elle lui font une collerette chaude : cigarettes, cendrier, bol de café. Elle a coiffé une calotte de soie noire, tendue par une frange de dentelle blanche comme un^e auréole autour de son visage ovale. Elle écoute la musique très basse de la radio, près d'elle.

Aux murs sont encadrées des cartes marines, tissées de flèches noires, de courants bleus, de niveaux bistres au fond de la mer, de chenaux et de passes pointillés. La fenêtre unique donne sur la mer. Des suroits sont pendus à l'entrée, près des lignes, des épuisettes et des sacs à poisson en toile cirée. Le bateau couché, léché par les écumes, est collé aux rochers, balotant devant la maison — *nous irions peut-être chercher à marée basse les "coques" qui respirent à petites bulles d'air. On retourne une pelletée de cette boue noire et le long coquillage apparait, dont la chair blanche se rétracte vite, et qui se ferme. De pleins paniers. Nous mangerions la morue fraîche et l'esturgeon, ou la jeune truite vierge, minuscule, qui vient frôler l'eau salée aux embouchures des rivières. Et la nuit venue devant la fenêtre d'où l'on voit les phares et les lumières des bateaux,*

— la nuit, dit Pala, chez vous, elle est vraie. Elle est noire, et elle vient après le jour, elle est différente — *il suffit de quelques mots de Pala, elle parle lourd comme ces femmes vêtues de sombre, dont la phrase est pensée et ressassée, et contient tout sans rien dire et lentement près d'elle je découvre qui est Pala — je suis où j'allais, voici chez moi, tes mains sont amples comme des étoffes rugueuses douces qui enveloppent, drapent enserrent tandis que mon corps se lève lourd lentement — ton corps comme le bruit du ressac respire et s'ouvre à l'air en souffles mesurés dont le rythme s'accélère ralentit, plus profond soudain, comme la nuit, venue des bûches qui ne flambent plus.*

II

La marche le long de ces rues est un rite assourdi — *Pala est belle son corps est beau elle marche bercée émouvante (et mouvante) comme portée sous elle par une mer très calme à*

peine vivante; la houle aux flancs du navire brisée soumise, il réagit lentement sereinement se redresse imperceptiblement s'arrête au haut de sa courbe se couche comme assouvi, il avance — elle avance, ses bras devant elle poussée par son corps tenant de ses deux mains la main de Jérôme, il est légèrement éloigné d'elle, la précède un peu, son bras rejeté vers l'arrière. Leurs deux corps sont reliés par ce bras tendu sous le chandail de grosse laine de Jérôme, puis le bourrelet des mains, qui se sépare en deux branches nues arrondies autour du corps de Pala (ses bras nus jusqu'aux épaules). Les balcons de bois des maisons blanches sont ouvragés et dentelés. Comme des vagues les toitures s'incurvent vers le ciel, ondulent et se redressent, tout chante la ligne courbe et naturelle des boiseries depuis longtemps bâties et vivantes encore, les moellons rugueux empilés que les gels successifs serrent, broient puis libèrent, épuisés, triomphants — le bruit de nos pas se fond dans la vibration qui monte de la terre de la verdure ou bien c'est cette vibration qui peu à peu s'enveloppe autour du rythme de la flânerie jusqu'à ce que tout s'oublie que tout fasse silence, un oiseau pépie dans un massif de lilas blancs enneigé de fleurs insolites au plein de l'été,

— Des fleurs de lilas au mois de juillet, dit Pala.

Un nuage de moineaux minuscules fougueux s'élève traverse la rue se renverse s'étire en filigrane se regroupe s'abat dans un arbre tondu, tordu au bord du fossé. Les poteaux de bois noir étendent leurs calvaires de ventouses de verre ralliées par les fils du téléphone. Quelques goualands égarés sur la terre ne peuvent se poser guettent un instant descendent plus près de nous, leur oeil dur et sec, haussent une épaule qui les dérive au large tombent vers l'eau de plus en plus vite — *on ne peut plus oublier le corps de ces oiseaux lorsqu'on les a vus la douceur de toi Pala qui ne descends jamais tu ne peux te poser jamais, et sans un mot tu planes lentement t'appuyant sur un air invisible comme eux,*

Entre la rue et la montagne, il n'y a que peu d'espace dégagé, en arrière des maisons. De petits jardins frais, aux clôtures peintes, blanches, puis c'est tout de suite la pente boisée qui commence et monte vite. Le regard se lève un peu, revient malgré lui vers le large, vers l'est, vers la mer — *tes yeux Jérôme toujours éloignés au large regardent loin comme au-delà de moi je suis lente, calme, lourde de soleil et d'air,*

Sur des tréteaux rudimentaires, d'immenses grillages aux mailles larges sont tendus, horizontaux, comme des champs de fils de fer. Ils sont couverts de milliers de morues ouvertes côte à côte comme des livres à la page lue, attendant d'être repris. L'Odeur du poisson se mêle à celle du varech, à celles de l'herbe fraîche, des terres mouillées, retournées. Le vent violent s'engouffre entre les maisons, fait ployer les feuilles. Arrachées, emportées, elle frappent les vêtements, y restent accrochées. Pala prend une de ces feuilles, ample, ouverte comme une main, et la met à sa bouche d'où elle pend, s'agite, se retourne, lutte pour s'enfuir.

Le long du précipice, un sentier mène à la grève, qui sent le soufre et le sel. Pala et Jérôme s'asseyent sur des pierres noires patinées, recouvertes de myriades de minuscules bigorneaux qu'il faut détacher par plaques. Le silence s'appesantit malgré le mouvement de l'eau, le vent, les cris d'oiseaux marins, tant l'espace est grand,

— C'est le "baissant" dit Jérôme.

— Quelle paix.

Elle se tourne vers lui, en un mouvement se développant de ses cheveux jusqu'à ses jambes autour desquelles le vent enveloppe et bat sa jupe ample. Son sourire un peu triste cherche ses yeux, les trouve, prend appui sur eux et s'élance de nouveau au large. Le mouvement inverse, de tout son corps revenant à la posture naturelle, s'accomplit lentement.

Le fleuve n'a fait que s'élargir monstrueusement, sans échelle, sans mesure possible des distances. Où est la rive en face, maintenant, à des milles, à une heure ou deux jours... Le golfe à cette immensité de la terre. A l'est, vers le large, les montagnes oubliées, disparues, le voici — *le golfe seul tout est fini, voici le repos étale de la mer de bord en bord jusqu'à l'inconnu la solitude la tempête, toi, vous, Pala,*

— Venez, dit Jérôme.

Il s'est assis d'un brusque saut, à l'arrière, près du moteur, poussant le bateau d'un dernier coup de pied à une roche.

L'eau est froide et coupante le long de ma main pendante, au creux de ma paume. Le petit bateau attaque très bien la vague serrée, cap aux îles des Pélerins. Il a bloqué le volant et s'est à demi allongé comme moi, près de moi au fond de la coque qui résonne et claque en cadence. Il change légèrement le cap,

— Regardez au bout des îles : l'île Blanche, le Sanctuaire d'oiseaux. Nous y allons.

Jérôme est beau, il est dur et sec comme le bois blanc le pin des meubles de la chambre de mes parents jadis, il allume une cigarette sous le col levé de son blouson, suit de l'oeil un oiseau noir qui rase les vagues. Des récifs émergent près de nous. Nous franchissons une ligne de varech flottant, il fait un geste :

— Regardez, un loup de mer.

Une tête chauve se dresse sur un corps gras, hors de l'eau, et regarde Pala. L'illusion est complète : un homme nu et noir est devant eux. Il se balance dans le creux d'une vague, manchot, comme un bronze insolite, plonge brusquement.

Les lignes de varech se succèdent, dessinées par quelque courant sous-marin. L'eau est plus chaude tout à coup. Le sel brûle le visage.

L'île Blanche, c'est plutôt un archipel de rochers mauves et gris, groupés autour d'une île plus grande, recouverte d'arbres touffus et petits, surgissant de buissons épais, et le bateau déclenche une panique parmi les reflets blanchâtres sur les rochers. Les oiseaux décollent, s'élancent, emplissent le ciel et crient. Des milliers et des milliers d'énormes goulands blancs tourbillonnent, en une seconde, hurlants. Pas un coin du ciel vide. Une voute d'oiseaux furieux et apeurés, planant, tournant, montant et descendant, osant tout à coup un passage rapide. Jérôme et Pala abordent contre des rocs, tirent le bateau plus au sec, posent le pied sur un lit épais de fumure. Les petits goulands aux ailes courtes se traînent affolés, de tous côtés. Jérôme a réussi à saisir par le cou un jeune oiseau qui se débat, et cherche à mordre de son bec déjà crochu. Il le montre en riant puis laisse partir l'oiseau affolé, qui se jette à l'eau au détour d'un rocher, au milieu de centaines de ses frères. La marche vers la verdure est un viol recommencé à chaque pas : au creux de chaque cavité, de chaque faille, les petits se terrent, agglutinés à leurs frères, par paquets tremblants et caquetants. Une femelle surprise s'arrache en sifflant de ses oeufs énormes, et s'envole lourdement.

— Allons, dit Jérôme. Pala revient avec lui au bateau, soulagée, et longtemps après leur fuite les cris des oiseaux la poursuivent.

Le phare s'approche, les îles sont des murailles rigides, sèches, amoncellements de rocs roses couronnés d'un phare rouge et blanc. Lentement, on entre dans une crique, et le calme est total — *plus de vagues la mer étale épaisse dans laquelle on glisse sans heurt moteur arrêté sur l'erre*, — vers le débarcadère de bois verdâtre, vermoulu. Un immense escalier de planches disjointes raye la face presque verticale des rocs jusqu'à une plateforme qui semble plus haut perchée au fur et à mesure de l'approche, glissante, sans prise, et dans le ciel le phare disparaît maintenant peu à peu, caché par les rochers, fuyant derrière eux.

Deux hommes tendent une perche à Jérôme.

— Monsieur Duré le Père et son fils mon ami Duré.

Le Père doit avoir soixante-dix ans, et grimpe pourtant l'immense escalier sans sourciller; son pas égal, ininterrompu, d'une lenteur inouïe, l'a mené droit, d'un coup, à la plateforme.

— Il ne nous aurait pas laissé accoster sans descendre et remonter. Pour rien. Pour "nous chercher". Pour nous accueillir. Cela n'est fait pas, mais lui il le fait. C'est le père de mon ami Duré, gardien de phare avant lui et retraits depuis longtemps. Mais il ne saurait vivre ailleurs que dans la cabane de planches accrochée au pied de la tour, sans rien, sans visites, ou très peu, sans personne que la bru et le fils. Ses petits enfants sont en ville, pensionnaires.

La plate-forme immense, de bois, tourne autour du phare, le vent y souffle furieusement. Un trépied vissé au plancher soutient la lunette d'approche.

— Oui, dit le Père, c'est ici, en bas, qu'il a échoué. Je me rappelle bien, en trente-six, oui, quand on l'a eu ouvert, on a trouvé cinq marsouins dans son ventre, il les avait avalés d'un coup sec.

Madame Duré sert du café et apporte un énorme échiquier, sans un mot. Les pions sont enfermés dans une petite boîte de fer-blanc, le fils les essuie un à un et les dispose, dans un silence rituel. Le Père sort une petite pipe courte de sa poche et la bourre lentement.

— Vous savez, mon ami Duré est un des meilleurs joueurs que je connaisse, dit Jérôme en ouvrant le jeu de son cheval blanc.

— Dites pas ça, dit le fils.

La bru s'assoit dans une chaise à balancer, près de la fenêtre — *l'air s'appesantit le temps s'efface, elle prend un panier de linge cherche un large mouchoir commence à le coudre sans cesser de se bercer lentement — elle a ces gestes de Pala, calmes, la chaise craque imperceptiblement le vent lèche les joints de la porte le tabac de Duré le Père sent le cuir roussi — je plonge de nouveau au creux de l'ombre douce je suis avec lui dans le bateau glissant à petites secousses seule au large — près de Pala, allongé, à semi détendu souple pesant ou près de la cheminée aux pieds de Pala souriante — Duré le Père observe le jeu de son fils de ses yeux malicieux, coincés, enfermés, soutenus par les plis de la peau jaune tachée de roux — je suis assis avec Pala devant la maison sous les bouleaux rabougris clignotants dans la brise j'écoute la sirène d'un bateau, se guidant lentement loin dans les chenaux du golfe, peut-être, ou qui passe près du phare en bas sous le regard de la femme vite revenu à nous, habitué indifférent — je suis belle, aux chemins de rocaille qui surplombent les boues vertes des marées basses et les filets tendus entre les pieux des "pêches de harengs", je suis la volute du marsouin lovée autour de l'écume . . .*

— La dernière fois, dit le fils sans quitter le jeu des yeux, et il réfléchit, avance un fou — *je suis le promeneur des rues longues des maisons de bois argenté par le temps et le sel les oiselets coupants me servent d'étoiles filantes — je suis Pala la reposée, Pala l'épanouie libre calme enfin — Pala qui me précède aux sentiers abrupts du village, écartant douce les enfants curieux des pêcheurs, Duré le Père me regarde en souriant heureux, — Jérôme et moi, nous n'avons rien à nous dire qu'à nous regarder rire au pays où le lilas blanc fleurit l'été,*

— la dernière fois, il y a deux ans, dit le fils,

— vous m'avez battu bien sûr.

— c'est pas l'idée.

Sa femme sourit de profil devant le ciel de la fenêtre les goulands croisent au large gémissant comme la chaise à balancier à petits cris étouffés à l'est d'où vient le soleil, la mer, où tout se termine autour des chevaux des tours des fous des pions encerclant le roi et la reine pansue,

— c'est l'idée que ça fait longtemps, dit Duré le Père, à la rescousse de son fils,

Où naissent les goulands, où se baignent les loups dressés comme des bronzes chauves, silencieux, regardant le roi se faire tuer et sourient, sourient, sourient et plongent en haussant les épaules.

— j'ai beaucoup voyagé.

La voix de Jérôme s'est insérée à la chambre comme une planche aux murs de bois.

Jacques FOLCH